



La **géopoétique**, où l'art d'exister par l'espace et le territoire *Page F 3*



René Descartes n'a rien révolutionné, dit **Robert Fortin** *Page F 6*

# LIVRES

CAHIER F • LE DEVOIR, LES SAMEDI 26 ET DIMANCHE 27 NOVEMBRE 2016



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR  
Le député fédéral Romeo Saganash en compagnie de l'auteure et journaliste Emmanuelle Walter

RENCONTRE

## Un laboratoire politique contre l'apartheid du Nord

En camion avec Romeo Saganash, Emmanuelle Walter a découvert un gouvernement régional discret et fascinant

DOMINIC TARDIF

Passer une semaine dans un pick-up avec un député fédéral? Pour bien des scribes, pareille éventualité serait assimilable au présage d'un interminable traitement de canal, voire à un cauchemar. Comment tolérer pendant sept jours la langue de bois javellisée par la ligne de parti de ceux qui, trop souvent, ne répètent que les fadaïses qu'on leur a préalablement bien mises en bouche — excusez le cynisme.

Tout ça est évidemment différent si le député fédéral en question se nomme Romeo Saganash. L'affable porte-parole du peuple cri depuis quelque 35 ans, élu néodémocrate depuis 2011, a accepté en juin 2015 que la journaliste Emmanuelle Walter l'accompagne dans une tournée de sa circonscription (Abitibi-Baie-James-Nunavik-Eeyou), territoire de démesure couvrant 54% (!) du Québec. C'est cette semaine de rencontres avec des maires jamésiens et des chefs autochtones, de musique country à la radio et de kilomètres avalés sur des chemins invraisemblablement cahoteux, que raconte *Le centre du monde. Une virée en Eeyou Istchee Baie-James avec Romeo Saganash*.

«Je vais garder de notre voyage l'image de Romeo sur un promontoire en train de capter le paysage avec son appareil photo», explique celle qui faisait paraître en 2014 *Sœurs volées. Enquête sur un féminicide au Canada* (Lux). «Plutôt que d'essayer de m'embrigader ou de faire de la propagande sur les Cris, il m'a proposé une visite un peu touristique, ce qui rendait fou son adjoint de circonscription, parce qu'il avait un agenda à respecter. Romeo pourrait pourtant être blâmé de son territoire, et c'est ce qui le singularise par rapport à d'autres hommes politiques: sa capacité d'émerveillement.» Hommes politiques et capacité d'émerveillement: voilà deux expressions qu'on voit trop rarement ensemble, fait-on remarquer.

VOIR PAGE F 2: APARTHEID



RENCONTRE

## Regard sombre sur la maternité

Entre mystère et critique de l'indifférence, *Chanson douce* reste un roman féministe, dit Leïla Slimani, Prix Goncourt 2016

JOEL SAGET AGENCE FRANCE-PRESSE

«On est dans une société qui veut toujours tout expliquer, tout comprendre, mais je pense que le rôle de la littérature, c'est au contraire de rétablir du mystère», explique Leïla Slimani.

DANIELLE LAURIN

à Paris

Son premier roman, *Dans le jardin de l'ogre*, s'inspirait librement de l'affaire Dominique Strauss-Khan. Sauf que c'est du point de vue féminin qu'était abordée la dépendance sexuelle. Son deuxième roman, *Chanson douce*, a pris en partie sa source dans un drame horrible survenu à New York en 2002.

Un jeune couple confie la garde de ses deux enfants à une femme dévouée, aimante, qui frôle la perfection. Mais un soir, en rentrant du travail, la mère découvre un spectacle d'horreur: la nounou a sauvagement assassiné les petits avant de tenter de se suicider.

*Chanson douce* s'ouvre sur la scène du meurtre. «Commencer de cette façon, précise l'auteure, me permettait d'évacuer complètement l'idée d'un suspense autour de la mort des enfants. Je n'écris pas des polars. Le suspense qui m'intéressait, c'était de savoir comment on en était arrivé là.»

La suite du roman nous ramène dans les semaines, les mois qui ont précédé le drame. Ce sont les aspects psychologiques et sociologiques derrière l'événement tragique que voulait mettre en lumière la romancière franco-marocaine de 35 ans, aussi journaliste, diplômée de l'Institut d'études politiques de Paris.

Comment se fait-il que les parents n'aient rien vu venir, alors qu'il y avait des signes indiquant que cette Louise qui s'occupait de leurs enfants se détraquait de plus en plus? C'est une des questions que pose *Chanson douce*.

Sur l'aveuglement

«Le lecteur ne voit les signes que parce que je lui ai dit au début que la nounou avait tué les enfants, insiste Leïla Slimani. Ça le rend beaucoup plus attentif au moindre détail, à des détails auxquels il ne fait peut-être même pas attention dans sa propre vie. C'est un roman sur l'indifférence, d'une certaine façon. Sur l'aveuglement.»

Un roman sur la maternité, aussi bien. Sur les tiraillements d'une mère, Myriam, au bord de la crise de nerfs, qui n'en peut plus de se consacrer entièrement à ses enfants.

«Mon idée, c'était d'avoir ce personnage de nounou comme pivot central et de l'éclairer de différentes façons, par différents regards»

La vision très épanouissante, très réjouissante de la maternité, elle n'y adhère pas trop. «C'est une vision qui n'a pas du tout été inventée par les femmes, mais par les hommes. Ils nous ont dit pendant des siècles: vous avez

ce lien tellement merveilleux avec vos enfants, contentez-vous-en, quoi, restez chez vous et occupez-vous-en! D'une certaine façon, en nous refusant la noirceur de la maternité, ils nous refusent aussi l'envie de nous échapper de cette maternité, qui est censée nous combler entièrement.»

Pour retrouver son équilibre, sa liberté, Myriam décide de retourner sur le marché du travail. D'où l'embauche de la nounou. Ce qui ne va pas de soi pour le mari, qui n'envisage jamais, lui, de rester à la maison: à quoi bon gagner un deuxième salaire si c'est pour le verser à la gardienne? «C'est l'argument masculin, sibyllin et très pervers qu'on a toujours servi aux femmes pour les empêcher d'aller travailler», lâche Leïla Slimani, qui s'apprête à publier un essai sur la sexualité des jeunes au Maroc, particulièrement des jeunes filles.

Elle atteste avoir écrit un roman féministe. «J'investis des domaines que la littérature n'a pas souvent investis. Par exemple, les aspects très sombres de la maternité. J'essaye d'exprimer des pensées que beaucoup de mères n'osent pas avouer: sur leurs rapports à leurs enfants, sur l'envie parfois de ne pas s'en occuper, sur leurs difficultés d'à la fois travailler, être une bonne mère, être dans son couple, et parfois se sentir débordée, avoir l'impression de tout faire mal.»

VOIR PAGE F 4: SLIMANI

LE SALON DES BEAUX LIVRES

Découvrez la plus belle sélection de livres cadeaux!

Librairie **Monet**

Des livres et des libraires

Jusqu'au 15 janvier 2017

## LIVRES

# Psychanalyse d'un roman populaire

Mais qu'a bien voulu dire Arlette Cousture en demandant à ses personnages de lui écrire ?

FABIEN DEGLISE

Le pédagogue autrichien Bruno Bettelheim l'a bien fait avec les contes de fées en 1976. Pourquoi ne pas psychanalyser aussi le roman populaire, et particulièrement la dernière création d'Arlette Cousture? Trente ans après le succès fulgurant de ses *Filles de Caleb*, l'auteure ramène son univers historico-romanesque dans le présent avec son *Chère Arlette* (Libre Expression), œuvre épistolaire étrange dans laquelle les personnages de sa série prennent la plume depuis les années 1980 et les années 2000 pour écrire à leur génitrice. Emilie Bordeleau, Ovila et Blanche Pronovost, Henri Douville, Charlotte Baumier, Napoléon Frigon sont là dans un échange surréaliste où l'auteure se parle à elle-même, devant ses fidèles, en donnant la parole à ses personnages imaginaires, dans une conversation à sens unique — elle ne répond jamais — se jouant entre un monde fictionnel et la réalité. Bizarre? Vous avez dit: bizarre?

«C'est un procédé assez inusité, estime à l'autre bout du fil Simon Harel, professeur de littérature à l'Université de Montréal. C'est aussi un procédé cohérent avec l'idée de public intérieur établi par le psychiatre Michel de M'Uzan, public qui habite chaque créateur. C'est à ce public intérieur qu'il parle d'abord avant de faire don de son histoire à son public sociologique. D'un point de vue narratif, c'est donc une façon habile de mettre un terme à une œuvre, de venir refermer un espace de création en faisant parler des personnages avec sa créatrice, personnages qui sont les véritables créateurs

de l'œuvre d'Arlette Cousture.»

Le début des temps nouveaux a tendance à faire taire les temps anciens. Et c'est sans doute ce qu'exprime l'auteur dans cet assemblage de lettres où l'univers de sa série, ses histoires de «m'sieur l'curé», de filiation, d'éducation, laissent apparaître des inquiétudes sur la mort, le legs, le patrimoine... «Il y a dans ce récit la peur de disparaître sans rien laisser, dit Elyse Michon, psychologue clinicienne à qui *Le Devoir* a demandé de psychanalyser le bouquin. On sent toute l'angoisse de la mort chez l'auteure, qui se demande ce qu'il va rester d'elle après son départ.»

Comment survivre à son œuvre? Voilà la question que semble finalement poser Arlette Cousture dans *Chère Arlette*, une «démarche narcissique», reconnaît M<sup>me</sup> Michon, dans laquelle elle fait revivre chacun de ses personnages, comme pour les poser en enfants, en descendance qui reste quand on part.

«Incroyable, écrit l'auteure en introduction. Il y a plus de trente ans, je travaillais à un livre qui s'est révélé exutoire, loisir et paratonnerre contre les aléas de la vie.» Trois décennies, même si elle le fait avec brio, avec un ton critique, «mais un peu bonbon, par moments», dit M. Harel, elle se raccroche encore à «ses vieilles histoires, sans doute pour se faire du bien». Et ce, en laissant ses personnages mettre un point final à un récit, comme d'autres cultivent des rites de passage.

*Le Devoir*

CHÈRE ARLETTE

Arlette Cousture  
Libre Expression  
Montréal, 2016, 222 pages



MICHEL GAUTHIER RADIO-CANADA

En 1990, au petit écran, Marina Orsini a prêté ses traits au personnage d'Emilie Bordeleau mis au monde par Arlette Cousture.



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

L'imaginaire complexe de David Clerson cherche encore dans le dégoût une façon de s'extraire de la réalité sociale.

FICTION QUÉBÉCOISE

## Fable courte et terre à terre

*En rampant* est un roman sombre et crypté sur l'humanité qui court à sa perte

CHRISTIAN DESMEULES

Blessé, réfugié dans un immeuble désaffecté d'Istanbul, Samuel, le narrateur du deuxième roman de David Clerson, déroule la chaîne d'événements plutôt étranges qui l'ont conduit dans cette impasse, au cœur du mouvement de protestation de 2013 étouffé dans la violence.

L'heure est grave, il est peut-être même trop tard. «Je reste derrière dans la poussière pendant qu'une nuée remplit le labyrinthe, remonte à la surface, recouvre le monde, s'essaime sur toute la terre, poursuit le cycle des choses et des êtres. Je repense aux hommes et aux singes. Et je ne sais pas s'il y a des raisons d'espérer.»

Amis d'enfance ayant grandi sans père dans un village des Cantons-de-l'Est, Samuel et Abel étaient inséparables, presque jumeaux, et partageaient une même fascination pour le putride, l'occulte et les petits livres rouges de la collection «L'aventure mystérieuse». Ces «frères-vers» courraient les champs et les maisons abandonnées pour nourrir leur collection d'insectes.

Mais leurs chemins vont vite se séparer. Abel sera victime d'un accident de voiture qui va le laisser paraplégique, alors

que Samuel va déménager loin du village. Malgré tout, les deux amis sont «de plus en plus séparés mais liés l'un à l'autre, comme par un cordon ombilical, et par des mots, aussi, par un univers secret qui ne devait être que le [leur]».

*Frères* (Héliotrope, 2013, lauréat du Grand Prix littéraire Archambault), son premier roman, se développait autour de deux frères adolescents. Avec son étrangeté baroque, la régression animale et les mutilations corporelles, c'était une histoire d'errance apocalyptique à l'exotisme un peu fabriqué. S'il est plus ancré dans le réel, *En rampant* cultive encore une fois l'étrangeté.

Des années plus tard, pendant ses études doctorales à l'Université Columbia, à New York, où il s'est installé avec sa blonde qui se spécialise dans l'étude des primates, le narrateur va amorcer sa chute. Fasciné depuis toujours par l'ésotérisme et les théories du complot, quoique sans y adhérer, il ne saura pas refuser la proposition d'écrire un livre (que signera quelqu'un d'autre) prétendant révéler tous les secrets cachés de l'univers.

Fabrication d'un mensonge

Ce sera Un secret pour l'humanité, écrit dans la fièvre

pour un lecteur prêt à laisser son sens critique de côté. Un lecteur «qui ouvrirait le livre en attendant d'être séduit par des nuées de minuscules insectes qui s'introduiraient dans ses pupilles et viendraient parasiter son cerveau et sa vie comme depuis longtemps ils ont parasité la mienne».

Mais cette fabrication passionnée d'un mensonge va aussi s'accompagner d'une lente descente aux enfers, au cours de laquelle la réalité du narrateur va peu à peu se disloquer. De son côté, au terme d'un cheminement inverse, Abel est devenu «*Le Rampant*», le mystérieux leader d'une secte installée dans les Cantons-de-l'Est.

Pour bâtir cet univers inquietant, à la limite de la déchéance et de la folie, David Clerson procède par accumulation, avec une suite un peu lourde d'images et de motifs. Au propre et au figuré, y défilent un foetus momifié, un caméléon en guise d'animal de compagnie, de multiples cadavres en décomposition.

Des flashes et des insectes sortis de la réalité ou du rêve, comme on en trouve au cinéma chez un David Cronenberg — la sexualité tordue en moins. «Me voyant dans le miroir je pensai que ma peau

avait la viscosité du lombric, et j'écrasai une fourmi qui grimpaît sur le mur.» Ou encore: «J'avancai d'une démarche de cloporté le long de tas de sacs noirs autour desquels volaient des mouches.»

Pourvu d'un imaginaire sombre et complexe, David Clerson s'est imposé un programme ambitieux dans le cadre d'un roman aussi court. Au risque de sacrifier certaines des nombreuses pistes stimulantes que suggère le roman sans vraiment les explorer: l'occultisme, l'entomologie, le conspirationnisme, la mécanique des sectes ou l'amitié adolescente.

Avec un symbolisme opaque fait de dualité et de régression — tout comme dans *Frères* —, de vérités cachées, de permanences anciennes et de malédictions, *En rampant* semble sécréter à sa manière une fuite dégoûtée hors de la réalité sociale. Une sorte de fable sombre et cryptée sur l'humanité et sur notre époque qui court, au ras du sol, à sa perte.

Collaborateur  
*Le Devoir*

EN RAMPANT

David Clerson  
Héliotrope  
Montréal, 2016, 216 pages

## APARTHEID

SUITE DE LA PAGE F 1

Un doux sourire de gamin se faufile jusque sur le visage de Romeo Saganash. Vous sentez-vous député? lui demande-t-on. «Non! Du tout même!» lance-t-il, avec le même effarement amusé que si on lui avait proposé de nous raconter son périple sur la planète Mars. «En fait, j'estime que je ne suis pas politicien. J'ai seulement un rôle à jouer auprès de ma société, auprès des Cris, pour faire avancer une cause noble, la cause autochtone, parce qu'on vit toujours dans des conditions déplorables au sein de ce Canada riche, même à l'aube de ses 150 ans.»

La fin d'un apartheid

Malgré les conditions effectivement déplorables des logements, par exemple, auxquelles sont contraintes les communautés crieuses d'Eeyou Istchee, Emmanuelle Walter glane tout au long de sa route davantage de raisons d'espérer que de baisser les bras. Parmi celles-ci: la création du gouvernement régional Eeyou Istchee Baie-James. Arrachée à Jean Charest

dans la foulée de la promotion du Plan Nord, cette entité politique sans pareille réunit depuis 2014 à la même table des élus jamésiens et des chefs cris, qui codirigent donc désormais les terres publiques.

«Avant, les Cris ne géraient que leurs communautés, que leurs réserves, rappelle Romeo Saganash. Ça faisait longtemps qu'on disait que ça n'avait pas de sens que la municipalité de la Baie-James [la structure prévalant jusque-là, uniquement composée d'allochtones] contrôle l'ensemble des terres ancestrales. J'avais dit à Jean Charest: «En Afrique du Sud, il y a un nom pour ça. Ça s'appelle l'apartheid.» Que lui avait répondu le premier ministre? «Il m'avait dit avec des mots à peine voilés de ne pas répéter ça dans les médias.» Ce qu'il s'était évidemment empressé de faire.

«De mon point de vue, c'est renversant. L'information est pourtant passée sous le radar; les médias y ont vu un épisode administratif sans importance, nébuleux et lointain», écrit une Emmanuelle Walter émue et effarée dans *Le centre du monde*. Elle suggère d'ailleurs que l'indifférence du Québec médiatique aura peut-être, ironiquement, permis à cette structure belle, fascinante et novatrice de s'épanouir sans tension.

«Quand Romeo a commencé à m'expliquer la chose dans le camion, j'ai vraiment eu l'impression d'avoir un scoop. C'est révélateur du fait que le journalisme au Québec rate des trucs énormes. C'est mon éditeur Mark Fortier qui m'a dit à la blague: «Ce laboratoire n'est examiné par personne, et c'est pour ça que ça fonctionne!» Ça a été compris par bien des médias comme un truc banal. Mais si ça avait été compris pour ce que c'est, c'est-à-dire un laboratoire politique, ça aurait sans doute fait débat», explique celle qui, de retour à Montréal, a consacré de longues heures à visionner les assemblées de ce gouvernement. À chacun son Netflix.

«On y discute a priori de sujets au ras des pâquerettes, mais c'est grandiose, observe-t-elle, encore pleine d'enthousiasme. Il n'y a pas une seule seconde où l'enjeu postcolonial n'est pas présent. Chaque mot, chaque virgule, pose la question du partage du territoire, du vivre-ensemble. Les élus jamésiens savent que c'est historique, même si pour eux, c'est une entente pragmatique, qui leur permet d'arriver à leurs fins et de poursuivre l'exploitation du territoire. Pour les Cris, c'est hyper-symbolique.»

Serions-nous en présence d'un modèle à imiter à la grandeur du plus-meilleur-pays-au-

monde? «Oui! pense la journaliste. Il y a chez les Cris d'Eeyou Istchee tous les enjeux qui affectent de manière générale les communautés autochtones: la déprime, l'alcool, la drogue, la violence. Mais ce qui les distingue, c'est qu'au-dessus de tout ça, il y a maintenant un projet, une réussite, une unité. Il s'est passé quelque chose. Ils se sont retrouvés, ont combattu et ont gagné, et ça, c'est réellement au-dessus du reste. Alors, lorsqu'en avril dernier, pendant la vague de suicides à Attawapiskat, les observateurs de Montréal répétaient: «Il faut démanteler les réserves», moi, j'avais le goût de crier qu'au contraire, il faut maintenir ces communautés et les aider à prospérer, les aider à trouver une forme d'autonomie.» Fidèle à ses circonspectes habitudes, Romeo Saganash opine discrètement.

Collaborateur  
*Le Devoir*

LE CENTRE DU MONDE  
UNE VIRÉE EN EYYOU ISTCHEE BAIE-JAMES  
AVEC ROMEO SAGANASH  
Emmanuelle Walter  
Lux éditeur  
Montréal, 2016, 152 pages

BAND

GRANDE  
BIBLIOTHÈQUE

Entretien  
Série La bibliothèque de...

FRANÇOIS  
LÉTOURNEAU

Photo: Jocelyn Michel

Venez voir et entendre l'auteur et comédien François Létourneau (Les Invincibles, Série noire, Paul à Québec) parler des livres qui l'ont marqué.

Animation: Matthieu Dugal

LE MERCREDI 30 NOVEMBRE  
À 19 H

À l'Auditorium de la Grande Bibliothèque

475, boulevard De Maisonneuve Est, Montréal  
♿ ♻️ Berri-UQAM

banq.qc.ca f t y p

DANS LE CADRE DE

LA SAISON DE LA  
LECTURE  
DE MONTRÉAL

SÉRIE DIFFUSÉE À

canal  
SAVOIR

PARTENAIRE MÉDIA

LE DEVOIR

Bibliothèque  
et Archives  
nationales

Québec

## LITTÉRATURE

GÉOPOÉTIQUE

## Sur terre habite l'homme

L'espace et le territoire sont aussi aux fondements de l'existence

CHRISTIAN DESMEULES



Après avoir quitté un poste de précepteur à Bordeaux à la fin de l'année 1801, Friedrich Hölderlin semble avoir disparu pendant plusieurs mois de la surface de la terre. Libre à nous d'imaginer le poète allemand dérivant à pied vers Nürtingen, sur les rives du Neckar, dans le sud de l'Allemagne, où il est réapparu au printemps 1802.

Il va continuer à écrire un peu, improvise sur un piano dont il a coupé les cordes, exige qu'on l'appelle « Monsieur le bibliothécaire », avant de basculer rapidement dans la folie en attendant sa mort, 40 ans plus tard.

« Riche en mérites, mais poétiquement toujours, sur terre habite l'homme », écrit-il dans l'un de ses poèmes les plus connus (*En bleu adorable*). C'est ce que nous rappelle une remarquable « anthologie manifeste », *Habiter poétiquement le monde*, qui rassemble une centaine d'auteurs, Schlegel, Novalis, Poe ou Baudelaire, André Breton, Jacottet, François Cheng ou Jean-Luc Nancy, qui ont tous réfléchi depuis deux siècles à la réalité — et à la nécessité — de l'expérience poétique.

La poésie? « Elle est le désir de la phalène pour l'étoile » (Edgar Allan Poe). Les poètes?

Des « législateurs et des prophètes de l'humanité » (Shelley), qui ont « cent fois plus de bon sens que les philosophes, et ceux-là, en cherchant le beau, rencontrent plus de vérités que ceux-ci en cherchant le vrai » (Joseph Joubert).

De la géopoétique à l'éthique

Suivons l'immense Yves Bonnefoy, décédé en juillet dernier: « La poésie est-elle possible dans une société qui laisse envahir ses conduites, son enseignement, sa parole par les mots de la technologie, du commerce, ceux qui ne savent plus l'infini qui est intérieur à l'objet naturel et incitent donc un autre infini, celui du rêve, à se déployer, mais bien pauvrement, parmi les stéréotypes publicitaires? Ne va-t-elle pas être repoussée toujours plus vers le monde des marginaux, que l'on prive de responsabilités autant que de moyens d'existence? »

Et de la poésie elle-même traversant à pied le paysage jusqu'à la « géopoétique », il n'y a peut-être qu'un pas. Ou deux.

Cette « théorie-pratique transdisciplinaire », élaborée par Kenneth White qui a fondé il y a une trentaine d'années l'Institut international de géopoétique, est applicable à tous les domaines de la vie et de la recherche. Elle a pour but, explique-t-il, « de rétablir et d'enrichir le rapport Homme-Terre depuis longtemps rompu, avec les conséquences que l'on sait sur les plans écologique, psychologique et intellectuel, développant ainsi de nouvelles perspectives existentielles dans un monde refoiné ».

Au sens le plus large, c'est un mouvement

qui concerne « la manière dont l'homme fonde son existence sur la terre ».

Rien d'étonnant à ce qu'André Carpentier, professeur à l'UQAM, soit membre de La Traversée, l'atelier québécois de géopoétique créé en 2004. De la même façon qu'il s'était intéressé aux ruelles avec *Ruelles, jours ouvrables* et aux cafés dans *Extraits de cafés* (Boréal, 2005 et 2010), les *Moments de parcs* qu'il publie ces jours-ci incarnent une exploration aussi sensible que cartésienne de l'espace urbain.

Faillite de l'humanisme

« L'habitat poétique exige une éthique, une manière de vivre qui ne place pas l'économique au centre de l'existence », souligne aussi Frédéric Brun en nous présentant la trajectoire et les textes venus nourrir *Habiter poétiquement le monde*.

Une manière de voir qu'approuverait probablement Étienne Beaulieu. Dans *Splendeur au bois Beckett*, une collection d'essais qu'il consacre au vivant sous toutes ses formes, il y rend hommage au bois Beckett, un parc qu'il connaît sûrement tous les Sherbrookoises. Avec ses soixante-dix hectares, sa centaine d'espèces d'oiseaux, avec ses arbres qui sont parfois trois fois centenaires, le boisé Beckett est aujourd'hui l'un des rares milieux urbains au Québec à avoir reçu la dénomination de « forêt ancienne ».

Pour Étienne Beaulieu — et il a raison —, son existence suffit à en faire une sorte de « miracle politique » et tout un symbole pour notre époque. Réfléchissant avec optimisme à la fail-

lite de la pensée humaniste pour assurer la permanence du vivant sur notre planète, l'auteur de *L'âme littéraire* (Nota Bene, 2014) signe ici une sorte de plaidoyer qui lie étroitement au sein d'une éthique commune poésie, philosophie et écologie.

« L'âme occidentale, écrit-il, comme une plante cultivée, ne croît que dans la plaine, en rase campagne où les grands arbres ne lui font aucun ombrage. Comment apprendre à vivre dans l'ombre sylvestre et découvrir cette ancienne et à la fois nouvelle manière d'être présent au monde sans pour cela raser les forêts du monde entier? »

Dans ce petit livre éclaté et méditatif, produit d'une « prose littéraire » qui louvoie entre la colère et la contemplation, l'auteur réfléchit à l'amitié selon Joseph Joubert, à l'apprentissage de la compassion, au paysage, au « droit des arbres » et à la place de l'homme dans la hiérarchie du vivant.

Et pour lui, une chose est sûre, il n'y a de communauté « que par l'espace et par le territoire ».

SPLENDEUR AU BOIS BECKETT

Étienne Beaulieu  
Nota Bene, coll. « La ligne du risque »  
Montréal, 2016, 146 pages

HABITER POÉTIQUEMENT LE MONDE

ANTHOLOGIE MANIFESTE  
Choix des textes et avant-propos  
de Frédéric Brun  
Poesis  
Paris, 2016, 368 pages

GÉOPOÉTIQUE

## Autopsie du flâneur en terrain balisé

Moments de parcs d'André Carpentier dévoile un nouveau chapitre de son journal des autres

CAROLINE JARRY

Après avoir promené son regard observateur sur la vie animée des ruelles et des cafés de Montréal, ce dont il a parlé dans ses deux livres précédents, c'est maintenant vers les parcs de la métropole que l'auteur et ancien professeur de littérature André Carpentier tourne son attention. La démarche est encore une fois celle du flâneur attentif au monde qui l'entoure. Il explique d'entrée de jeu sa volonté « d'écrire sans plan sur l'expérience de juste être là, parmi d'autres, [...] de manière à saisir des extraits du sous-texte des choses humaines ».

S'ouvre ainsi un récit fait d'observations sur les parcs de Montréal et sur les gens qui les fréquentent, de brèves rencontres et d'une simple présence attentive à soi et aux autres. « C'est dans la marche flâneuse que se consolide le mieux ma paix intérieure », écrit Carpentier, et « à cette fuite perpétuelle qu'est le présent, je préfère la présence ». Choix d'une certaine façon de vivre, donc, et projet littéraire à la fois, car il ne lui suffit pas de traquer la vie dans les parcs, il lui faut aussi décrire l'essence des choses et des gens observés, « comme si, pour [lui], voir en mots signifiait voir plus et mieux et même enfin voir vraiment! » en trou-

vant « le langage des choses ».

Certains de ces « moments de parcs » sont de purs bonheurs auxquels on est ravi d'être conviés, qui disent par exemple le plaisir de goûter la brise sur un banc et de « laisser venir jusqu'à soi la lanterne de quelques étoiles furtives »; qui évoquent « un parc à la Bruegel, avec de la neige et des petits personnages arrondis par leurs manteaux », ou ce couple âgé qui arrive dans un parc aux premiers jours du printemps « avec autant de jubilation que s'il débarquait en Floride pour l'hiver ». La langue est belle, émaillée de ces mots surprenants dont Carpentier a le secret, avec ses automnes « soleilleux » et ses arbres qui « se défeuillent ».

Figure pauvre de l'imaginaire

L'un des mérites du livre est qu'il vient inscrire bellement les parcs dans le paysage littéraire québécois, où Carpentier s'étonne de leur sous-représentation, « comme si les parcs figuraient à titre de parents pauvres dans notre imaginaire montréalais ». On regrette par contre que les parcs évoqués demeurent largement anonymes. Même si certaines descriptions permettent au lecteur d'en reconnaître quelques-uns, ils ne sont jamais nommés, ce qui est un peu surprenant puisque Carpentier dit lui-

même que chaque parc a son âme propre. Les nommer leur aurait donné davantage de poids et de vie réelle.

Le narrateur aurait aussi pu se manifester davantage. *Moments de parcs* comporte des réflexions sur les étapes de la vie et sur la solitude, notamment, nourries par des citations d'écrivains, mais l'œuvre faite essentiellement d'observations est plus descriptive qu'introspective. Or, il est difficile d'éviter la répétition, dans un livre qui fait près de 400 pages, sur un seul sujet, et les saynètes échelonnées au fil des saisons sur cinq années, de 2009 à 2014, auraient gagné à être davantage ramassées. On y croise trop d'« ados crâneurs » et de « filles moqueuses », de « mères fières » de leur progéniture et de personnages étranges qu'on ne comprendra jamais puisqu'ils vont rentrer chez eux et qu'on ne les reverra plus... L'observation du flâneur restant par définition en surface.



PATRICK SANFACON LE DEVOIR

En racontant le plaisir de goûter la brise sur un banc de parc, certains de ces « moments de parcs » sont de purs bonheurs auxquels il est agréable de s'exposer.

*Moments de parcs* pourrait être le dernier volet de ce qu'André Carpentier appelle sa *Trilogie du flâneur montréalais*. Mais il le conclut en n'excluant pas l'ajout d'un « quatrième mousquetaire » à son « journal des autres ».

Collaboratrice Le Devoir

MOMENTS DE PARCS

André Carpentier  
Boréal  
Montréal, 2016, 376 pages

## Gaspard LE DEVOIR PALMARÈS

Du 14 au 20 novembre 2016

RANG AUTEUR/ÉDITEUR CLASSEMENT PRÉSIDENT NO DE SEMAINES

▼ Romans québécois			
1	L'Autre Reflet	Patrick Senécal/Alire	1/3
2	Les chevaliers d'Antarès • Tome 4 Chimères	Anne Robillard/Wellan	-/1
3	Sur les berges du Richelieu • Tome 2 La faute...	Jean-Pierre Charland/Hurtubise	2/3
4	La fois où... j'ai suivi les flèches jaunes	Amélie Dubois/Les Éditions réunies	3/3
5	Conversations avec un enfant curieux	Michel Tremblay/Leméac	5/2
6	L'amour au temps d'une guerre • Tome 3 1945...	Louise Tremblay-D'Essiembre/Guy Saint-Jean	4/5
7	Il était une fois à Québec • Tome 2 Au gré du...	Michel Langlois/Hurtubise	-/1
8	La femme qui fuit	Anaïs Barbeau-Lavalette/Marchand de feuilles	10/8
9	Danger! Femmes en SPM	Catherine Bourquait/Les Éditions réunies	6/6
10	Sur les berges du Richelieu • Tome 1 La...	Jean-Pierre Charland/Hurtubise	8/3

▼ Romans étrangers			
1	Délires mortels	Kathy Reichs/Robert Laffont	1/6
2	Intimidation	Harlan Coben/Belfond	2/3
3	Si tu me voyais comme je te vois	Nicholas Sparks/Michel Lafon	3/10
4	Chanson douce	Leïla Slimani/Gallimard	-/1
5	L'homme qui voyait à travers les visages	Éric-Emmanuel Schmitt/Albin Michel	4/12
6	Demain les chats	Bernard Werber/Albin Michel	7/8
7	Les nouveaux amants	Alexandre Jardin/Grasset	5/2
8	Message sans réponse	Patricia J. MacDonald/Albin Michel	6/6
9	La fille de Brooklyn	Guillaume Musso/XO	8/35
10	Brunetti en trois actes	Donna Leon/Calmann-Lévy	9/2

▼ Essais québécois			
1	En as-tu vraiment besoin?	Pierre-Yves McSween/Guy Saint-Jean	1/5
2	Le témoin	Lino Zambito/Homme	2/2
3	Le code Québec	J.-M. Léger   J. Nantel   P. Duhamel/Homme	3/8
4	Les yeux tristes de mon camion	Serge Bouchard/Boréal	4/3
5	Le cœur de Québecois. L'évolution du Québec...	E. Montigny   M. Grégoire   Y. Rivest/PUL	-/1
6	Je ne sais pas pondre l'œuf, mais je sais	Josée Blanchette/Flammarion Québec	5/8
7	Et si la beauté rendait heureux	François Cardinal   Pierre Thibault/La Presse	6/5
8	Politiques de l'extrême centre	Alain Deneault/Lux	7/2
9	Le centre du monde	Emmanuelle Walter/Lux	-/1
10	Les superbes	Collectif/VLB	8/7

▼ Essais étrangers			
1	Guide des égarés	Jean d'Ormesson/Gallimard	1/2
2	Toutes ces grandes questions sans réponse	Douglas Kennedy/Belfond	2/3
3	Sous le drapeau noir. Enquête sur Daesh	Joby Warrick/Cherche Midi	-/1
4	Sapiens. Une brève histoire de l'humanité	Yuval Noah Harari/Albin Michel	6/40
5	Laëtitia ou la fin des hommes	Ivan Jablonka/Seuil	3/3
6	Qui gouverne le monde? L'état du monde 2017	Collectif/Découverte	4/8
7	La puissance de la joie	Frédéric Lenoir/Fayard	5/44
8	Les origines du vivant	Collectif/Gallimard	8/2
9	Chemins d'espérance	Jean Ziegler/Seuil	-/1
10	Petit cours d'autodéfense en économie. L'abc...	Jim Stanford/Lux	-/1

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 260 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

NATHALIE LECLERC

## La voix de mon père

« La voix de mon père, recueil d'une centaine de courts textes très poétiques où l'émotion est à fleur de peau, est le portrait de Félix [Leclerc] vu à travers le regard d'une petite fille amoureuse de son père, qui arrêta de vivre lorsqu'il partait en tournée et qui a grandi en emmagasinant chaque détail de lui. »

Josée Lapointe, *La Presse*

LEMEAC

Société de développement de l'économie culturelle Québec

Iris Delagrangé  
Dévissage

**FICTION QUÉBÉCOISE**

**DÉVISSAGE**  
Iris Delagrangé  
XYZ  
Montréal, 2016, 224 pages

Après la mort de son père, dont elle était très proche, une jeune professionnelle de Montréal insatisfaite de sa vie décide, sans la moindre expérience en alpinisme, d'aller faire l'ascension de l'Everest. À l'aube de la quarantaine, Alice Pico est à la croisée des chemins. À Katmandou, au Népal, elle tombera vite sous le charme de son guide d'origine tibétaine. « *L'Everest m'a ouvert les yeux sur plein de choses* », dira-t-elle. Aventure d'une vie doublée d'une remise en question existentielle et amoureuse, mais aussi conte de fées pour Occidentaux en mal d'exotisme et de simplicité, *Dévissage*, le premier roman d'Iris Delagrangé, prend la forme d'un récit plutôt agréable à lire. Mais il s'accompagne aussi d'une certaine invraisemblance et des archétypes prévisibles d'un roman de type Harlequin.

Christian Desmeules

FICTION ÉTRANGÈRE

# Trajectoire humaine en courbe

Qu'est-ce que la réussite sociale? Catherine Cusset y répond dans un surprenant roman franco-américain.

GUYLAINE MASSOUTRE

Deuxième roman de Catherine Cusset paru chez Gallimard, *L'autre qu'on adorait* fait l'unanimité. Son écriture claire et rythmée vous emporte au gré de la carrière et des amours d'un Parisien doué, Thomas, parti vivre et enseigner aux États-Unis. Sous le regard bienveillant de sa meilleure amie, Catherine, il est à la fois unique et exemplaire. Ses réussites et ses échecs couvrent un roman aux allures de laboratoire social.

Catherine s'adresse à Thomas. Dans cette narration surprenante, rédigée à la première et à la seconde personne, on apprend au début qu'il s'est suicidé. Dès lors, on assiste à un film très rythmé. Voici le militant qui étudie à Paris dans les années 1980, puis le boursier à l'Université Columbia de New York, où il se destine à une brillante carrière. A condition, bien sûr, qu'il joue le jeu.

Thomas a quitté le monde sélectif et normé des concours d'État français. Aux États-Unis, il s'est vite senti bien. Il a excellé. En découvrant ses grandes villes, il vit des amours délicieuses. Cusset nous brosse de délicats portraits de femmes — photographe, musicienne, étudiante, collègue, amie, de diverses origines. Thomas travaille, mais pas assez; il sait ce qu'il doit faire, mais il ne le

peut pas. Il se déçoit lui-même, se culpabilise, et sa vie finit par lui échapper.

## Dans les rouages sociaux

Catherine Cusset croise le sensible et le politique. Universitaire elle-même, résidant à New York, elle décrit les rouages sociaux de l'Amérique, tout en démêlant la part affective de son personnage, ce tout qui grince. Son doigté est là, dans la distance amicale, perspicace et tendre d'une vérité humaine qui n'est ni artificielle ni plaquée.

Sans schématiser la comparaison entre la France et les États-Unis, elle en souligne les qualités respectives: d'une part, la culture parisienne unique, l'art d'y vivre et d'aimer; d'autre part, l'accessibilité américaine au savoir, le dynamisme des relations humaines, l'*American way of life*. Et elle en trace les revers: d'un côté, l'exiguïté et l'inconfort des lieux, la stratification sociale complexe; de l'autre, la compétition irréversible, l'ennui profond des petites villes.

Thomas s'est intégré, comme on dit, à son pays d'adoption. Ce spécialiste du cinéma constate qu'une compétition implacable conditionne la réussite professionnelle dans les milieux intellectuels, parfois mesquins. Quelque chose le retient. Paris? Son passé? Un fond mélancolique? Ou simplement le



JOEL SAGET AGENCE FRANCE-PRESSE

Catherine Cusset donne à son roman des allures de laboratoire social.

refus de se conformer à la médiocrité? Tout est montré, rien démontré.

## L'art du roman

Les passages les plus réussis entremêlent culture mu-

sicale, artistique et littéraire, comme pour pallier les manques de Thomas. L'amour à distance et l'instantanéité de la connaissance par les voyages creusent l'écart avec ceux qui ne bougent pas, sans

que le bonheur s'installe.

Les métropoles absorbent et dévorent les intelligences, discrètement mais sûrement. Cusset en donne un paysage soutenu et continu, mais douloureux. Des hauts lieux de la

culture new-yorkaise, des campus de Yale au Connecticut, de Richmond en Virginie, de Reed en Oregon, de Salt Lake City en Utah, tout cela colle avec les références à Proust: les identités croisées ne peuvent être jouées sans un meurtre de la psyché profonde.

*L'autre qu'on adorait* est donc une fresque sociale. Les ratés de Thomas font oublier ceux de la politique qui participe à l'exaltation générale. Époques Clinton, Bush, Obama, «*Tu ratisses large*», dit Catherine en évoquant les passions de Thomas, pointant son fragile édifice intérieur.

L'angoisse viendra à bout du personnage. Il a beau protester contre le roman de Catherine, dans lequel il refuse de se reconnaître. On finit par y nommer sa bipolarité, question d'époque, et par rejoindre les Van Gogh, Dickens, Hemingway, Schumann, Cobain, Pollock, Munch, Woolf et Plath qui en souffraient aussi. L'Amérique redevient étrangère à Thomas, de plus en plus seul, qui comprend que, dans un pays où dans l'autre, la machine sociale n'est pas faite pour lui et qu'il finira dans la rue.

Collaboratrice  
Le Devoir

## L'AUTRE QU'ON ADORAIT

Catherine Cusset  
Gallimard  
Paris, 2016, 295 pages

FICTION CANADIENNE

# Cours, Aggie, cours

Dans son premier roman, Carrie Snyder célèbre les pionnières de l'olympisme

MANON DUMAIS

La coureuse olympique Aganetha Smart n'a jamais existé. Et pourtant, en lisant *Invisible sous la lumière* de Carrie Snyder, novelliste et journaliste, on pourrait croire aisément que ce premier roman est en réalité une biographie riche et dense traçant le portrait sans complaisance d'une athlète centenaire. Il est vrai que, pour créer cette championne fictive, Snyder s'est inspirée de la véritable histoire des «Six Inégalables», l'équipe féminine canadienne qui s'illustra à la course et au saut en hauteur à Amsterdam en 1928. Cette année-là, pour la première fois, on permit aux femmes de participer à quelques épreuves d'athlétisme.

À travers le personnage d'Aganetha, surnommée Aggie, Carrie Snyder non seulement crée une figure romanesque aussi attachante qu'insaisissable, elle brosse un tableau révélateur de l'évolution de la condition féminine sur fond de tragédie familiale et de drame sportif. Mue par une envie irrésistible de courir dès sa jeunesse, refusant farouchement de se soumettre aux modèles féminins traditionnels de l'époque, Aggie n'est pas sans rappeler le personnage qu'incarnerait Sophie Desmarais dans *Sarah préfère la course* de Chloé Robichaud. «*Je ne suis pas faite pour ça. Parler de mes sentiments? Analyser mes émotions? Être amoureuse? J'aimerais autant sauter par la fenêtre*», admet-elle dans le vortex de ses pensées.

Lorsque vient le temps de dévoiler qui elle est, Aggie, qui deviendra successivement ouvrière, mannequin et journaliste, ne se fait pas tendre: «*Le fantasme: une femme belle, sûre d'elle, élégante, effrontée. La réalité: échevelée, distraite, éparpillée, froide*». Lucide, paraissant indifférente aux autres, aux événements, c'est ainsi qu'elle traversera le siècle. Promise à un avenir brillant, elle connaîtra un destin ponctué de malheurs, de secrets de famille douloureux, d'ambition avortée, d'amitiés et d'amour trahies. «*Est-il possible que j'aie déjà vécu la plus belle part de mon existence, à vingt-deux*

ans?» se demande-t-elle à la suite de ses exploits olympiques.

## Secrets et mensonges

Hantée par le fantôme de Fannie, sa demi-sœur adorée, et ses souvenirs pêle-mêle, Aggie croupit dans un centre pour gens âgés jusqu'au jour où une jeune coureuse et son frère viennent la chercher sous prétexte de tourner un documentaire sur elle. Cherchant à comprendre ce qu'ils veulent d'elle, Aggie, clouée dans son fauteuil roulant, parvenant difficilement à parler, plonge de plus belle dans ses souvenirs.

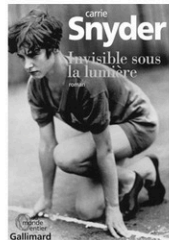
Dès lors, le passé et le présent de l'athlète olympique se télescopent avec une fluidité remarquable sous la plume agile et vivante de Carrie Snyder: «*Ma mémoire est un courant impétueux qui m'emporte et le passé me fait signe de la rive, où les arbres ploient sous le vent. Je ne peux pas tout voir, pas en même temps, d'autant plus que les événements défilent à toute allure, en désordre, tandis que je me débats dans le courant*».

Dans l'ombre d'un père éprouvé par le décès de ses deux épouses et la mort prématurée des enfants du premier lit, le roman familial d'Aggie se déploie au gré des méandres capricieux d'une mémoire qui flanche. Avec une prodigieuse habileté, Carrie Snyder entretient le mystère jusqu'à la toute fin quant aux intentions des ravisseurs d'Aggie. Chaque fois que la romancière envoie son héroïne revisiter chaque recoin de sa mémoire, celle-ci en revient avec de nouveaux indices. Recollant patiemment les morceaux du puzzle familial, Aggie comprend enfin ce que tous lui ont caché ou ce qu'elle n'a jamais voulu voir. A regret, on quitte alors ce personnage d'une fascinante complexité.

Collaboratrice  
Le Devoir

## INVISIBLE SOUS LA LUMIÈRE

Carrie Snyder  
Traduit de l'anglais par Karine Lalechèère  
Gallimard  
Paris, 2016, 351 pages



# Dans l'angoisse de la procédurite

Antoine Brea renvoie dos à dos l'absurdité de l'existence et celle du système judiciaire

DOMINIC TARDIF

Dans les tranchées d'un système judiciaire radicalement moins *glamour* que ce que suggèrent la télévision et le cinéma, le narrateur de *Récit d'un avocat* mène sa petite entreprise, qui ne connaît tristement aucune crise. «*J'avais signé un contrat de collaboration avec un cabinet d'avocats parisien, où il était apparu vite cependant que me seraient toujours déléguées les affaires les plus modiques, les plus embarrassées, les plus désespérantes*», regrette l'homme, se résignant peu à peu à son sort.

La proposition de Madame H., une magistrate du troisième âge rencontrée alors qu'il travaille à la Commission des recours des réfugiés, l'arrache contre toute attente à sa torpeur, malgré les rapports tendus qu'il entretient avec la vie. Sa mission: venir en aide à un détenu d'origine kurde avec qui la dame alimente depuis plusieurs années une correspondance.

Ahmet A. a été condamné à trente années derrière les barreaux pour l'assassinat sordide, inexplicable et inexplicable, d'une jeune Alsacienne, morte brûlée. «*Les époux C., qui l'avaient secourue, avaient déclaré plus tard que le corps de la jeune femme était si empourpré que l'espace d'un instant ils l'avaient crue vêtue*». Le meurtrier s'est depuis comporté en parfait prisonnier, mais risque beaucoup si la peine de déportation qui l'attend à la fin de son incarcération n'est pas révisée. En Turquie, un comité d'accueil lui préparerait une violente fête.

Après une série infructueuse de plaidoyers et de représentations avec laquelle compatirait Sisyphé, l'avocat est peu à peu aspiré par une situation aux tentacules dont il peine d'abord à mesurer l'étendue. Ahmet A. aurait des liens avec le PKK (Parti des travailleurs du Kurdistan) qui, au nord de la Syrie, lutte face au groupe armé État islamique pour le contrôle du territoire. Au temps du terrorisme, la géopolitique est toujours plus complexe qu'elle n'y paraît. Le sang versé au Moyen-Orient se répand parfois jusqu'en Europe.

## Absurdités plurielles

Roman noir et étouffant à l'écriture suavement surannée, le cinquième livre d'Antoine Brea à paraître à l'enseignement du Quartanier resserre peu à peu son étau autour d'un narrateur incapable d'agir autrement qu'en se laissant porter par les événements. Aux conventions d'un genre où les assoiffés de justice règnent, l'écrivain français oppose un héros velléitaire, en proie à de fréquentes crises de panique. L'absurdité de l'existence et celle d'un fonctionnariat aveugle s'emboîtent ici jusqu'à se confondre.

En préférant au psychologisme une description volontairement accablante des procédures que doit traverser son personnage principal, Antoine Brea éreinte en filigrane un système judiciaire insensible aux conséquences parfois graves de ses décisions. «*Les sociétés ont les criminels qu'elles méritent*», observait en son temps Lacassagne. «*Se doutait-il que la corporation des*



JUSTINE LATOUR LE QUARTANIER

Antoine Brea pose un récit noir et étouffant à l'écriture suavement surannée.

*criminels peut être assez large pour englober ceux qui les jugent?*» s'interroge son alter ego dans un accès de lucidité.

La force de ce regard d'un cynisme refusant salutairement de se donner en spectacle (c'eût été trop facile) réside pourtant moins dans la justesse de ce commentaire que dans l'angoissant portrait qu'il trace d'un Occident s'entêtant toujours, face au mal, à désigner les mêmes coupables. Que l'avocat désenchanté choisisse la solitude plutôt que la paranoïa apparaît presque, à la lumière de ce douloureux constat, comme une décision raisonnable.

Collaborateur  
Le Devoir

## RÉCIT D'UN AVOCAT

Antoine Brea  
Le Quartanier  
Montréal, 2016, 120 pages

# SLIMANI

SUIITE DE LA PAGE F 1

## Un passé trouble

Comment choisir une gardienne pour ses enfants? Sur quelle base? Et comment savoir à qui on a vraiment affaire? *Chanson douce* glace le sang. Et au final, le personnage de la nounou demeure mystérieux. C'est tant mieux, selon la romancière née à Rabat d'un père banquier et d'une mère médecin, élevée en partie par des nounous.

«*Mon idée, c'était d'avoir ce personnage de nounou comme pivot central et de l'éclairer de différentes façons, par différents regards*», glisse-t-elle. Ainsi voit-on Louise par les yeux des parents, des enfants, d'une voisine, d'une copine... tout en découvrant quelques éléments de son passé trouble.

«*Mais finalement, indique l'auteure, ces lumières ne suffisent pas à éclairer tout à fait le personnage. Pour moi, c'était essentiel que la nounou reste opaque, mystérieuse, parce que c'est ce qui fait qu'elle est inquiétante. Si on en fait un personnage trop transparent, cette*

*inquiétude qui doit infuser le roman disparaît.*»

On a beau sentir la détresse de la nounou, savoir qu'elle est acculée au mur (criblée de dettes, bientôt évincée de son logement), on a quand même de la difficulté à comprendre comment elle en est arrivée à tuer ces deux jeunes enfants.

Normal, affirme Leïla Slimani. «*De toute façon, le geste de tuer des enfants est incompréhensible.*» Il y a des bribes d'explication, selon elle, mais aucune explication totale, absolue. «*On est dans une société qui veut toujours tout ex-*

*pliquer, tout comprendre, qui veut de la transparence, mais je pense que le rôle de la littérature, c'est au contraire de rétablir du mystère. De donner plus de questions que de réponses. De nous mettre dans la position du trouble, de l'inquiétude, et non pas de nous placer dans le confort ou la satisfaction du savoir.*»

Collaboratrice  
Le Devoir

## CHANSON DOUCE

Leïla Slimani  
Gallimard  
Paris, 2016, 228 pages

# Leïla Slimani est la 12<sup>e</sup> femme à recevoir le Goncourt en 113 ans

«*Ce prix a une signification particulière, et le fait que peu de femmes l'aient eu donne le sentiment de porter un symbole très fort*, dit-elle. Personnellement, ça me donne des ailes. Je n'ai jamais eu autant envie d'écrire que maintenant. Ça encore plus de sens d'écrire maintenant parce que je vais pouvoir partager avec beaucoup de gens qui m'ont découverte. Et c'est la preuve que je ne me suis pas trompée. Il y a une conjonction, une rencontre entre ce que j'aime le plus au monde et la reconnaissance que j'en retire. C'est comme si les étoiles s'alignaient: c'est merveilleux!»

## LIVRES



RUE DE SÈVRES

Le graphisme exceptionnel de Zep donne corps à un voyage intérieur débordant d'humanité.

BANDE DESSINÉE

## Dans la beauté des certitudes

L'élégance du trait de Zep sonde la quête existentielle d'un moine chartreux

FABIEN DEGLISE

C'est aussi respectable qu'inspirant. Zep est ce genre d'humain qui déjoue les conformismes, qui résiste aux étiquettes et rend impossible toute réduction de sa personne à une identité simpliste qui le cantonnerait dans une seule boîte, une seule case. Avouez que, pour un bédéiste, ce n'est pas banal.

Question d'état d'esprit ou trait d'une génération, un coup, il façonne l'univers ludique de Titeuf, son célèbre personnage espionne et cru destiné aux enfants, un autre, il parle de sexe aux adultes ou de rock, avec sourire en coin et comique de situation. Puis, parfois, il laisse sa plume et ses crayons croiser le chemin de l'élégance, partir sur des territoires graphiques à des années-lumière de ses œuvres divertissantes pour laisser parler la beauté et explorer la condition humaine, ses angoisses et ses contradictions, comme dans *Un bruit étrange et beau*, dernière création de l'imprévisible et toujours attendrissant bédéiste que l'état civil suisse ne reconnaît que sous le nom de Philippe Chappuis.

Délicate, tendre, intelligente, l'œuvre est poétique. Elle suit le destin de William,



Délicate, tendre, intelligente, l'œuvre est poétique.

un moine de l'Ordre des Chartreux, confiné au silence et à la réclusion contemplative depuis 25 ans. La mort d'une tante et l'obligation d'une présence dans le bureau d'un no-

taire pour la lecture d'un testament vont le forcer à sortir de son monastère, à renouer avec la réalité des autres humains dans un environnement urbain où les certitudes de l'homme

ne peuvent qu'être ébranlées, y compris par un tableau de Modigliani.

Le graphisme est exceptionnel. Il donne corps à un voyage intérieur débordant d'humanité où les certitudes, les contradictions, l'indifférence, l'accélération, la compassion et le poids du passé dans la vie ordinaire sont autopsiés avec douceur, subtilité, autant dans la manière que dans l'intelligence du détail qui porte la profondeur de la réflexion: le corps d'une femme qui vous frôle, une baignade dans la Seine, un corps inanimé dans une forêt, une altercation dans la rue, une toile de maître...

Pas de morale, pas de violence dans le propos, Zep évite habilement ces écueils qui apparaissent lorsqu'il est généralement question de croyance, de certitude, de modernité pragmatique confrontées à la mise en retrait et à la contemplation. Sans doute parce que le convenu, le prévisible, l'attendu, le redondant, n'arrive vraiment pas à lui seoir.

Le Devoir

UN BRUIT ÉTRANGE ET BEAU

Zep  
Rue de Sèvres  
Paris, 2016, 86 pages

POLAR

## Péril noir sur le Saint-Laurent

L'écologie traverse les intrigues imaginées par Marie-Ève Sévigny et Daniel Lessard

MICHEL BÉLAIR

Le thriller écologique prend du galon. Pas étonnant quand la planète agonise et que personne ne bouge! Deux nouvelles parutions québécoises viennent apporter de l'eau au moulin en situant leur intrigue le long des berges ravagées du Saint-Laurent. Le premier, signé Daniel Lessard — oui, le Daniel Lessard que l'on voit à l'antenne de Radio-Canada —, se déroule en 2018. Le second? En 2020, alors que Marie-Eve Sévigny nous raconte une histoire de corruption sur fond de pipeline qui fuit à répétition.

*Sans terre* prend pour décor une ferme maraîchère de l'île d'Orléans et le village de Beaumont, en face, où est installée une station de pompage de l'oléoduc qui traverse le Québec. Dans ce futur rapproché, Marie-Eve Sévigny met en scène des protestataires écologistes, mais surtout des politiciens véreux pas très éloignés de notre présent. Le Québec est à vendre au plus offrant. Il est question de fraude généralisée, de révolte, de groupuscules d'activistes et d'exploitation des travailleurs étrangers. Le portrait est sombre, mais tout à fait crédible.

Tout tourne autour du personnage flamboyant de Gabrielle Rochefort, écologiste militante, ex-biologiste, et d'un policier à la retraite, dénommé Chef, qui en est éperdument amoureux. Tous deux sont extrêmement critiques envers ce que sont devenues «la chose publique» et l'indifférence de la population infantilisée par

les hommes politiques et les médias.

L'écriture de Marie-Eve Sévigny est remarquablement efficace et fluide; elle s'incarne dans un scénario à voies multiples et des personnages vivants qui se tiennent tout au long du livre. C'est précisément ce qui rend son récit si vrai qu'on en a des sueurs dans le dos.

Scénario catastrophe

Le livre de Daniel Lessard, lui, nous amène aussi le long des berges du fleuve. Cette fois-ci, nous sommes en 2018 à l'Anse-aux-Sarcelles, près de Montmagny, et un groupe de «terroristes écologiques» vient de faire sauter une barque contenant 500 litres de pétrole au milieu du fleuve: la cellule Sauvons le Saint-Laurent vient d'apparaître sur le radar. Rapidement, tout dégénère et les attentats en tous genres se multiplient.

Comme le FLQ des années 1970, les terroristes savent utiliser les médias, les nouveaux comme les anciens. Les communiqués, les menaces et les reportages s'additionnent. L'escalade débouche sur une crise majeure impliquant un pétrolier géant. Le scénario est ici d'un réalisme important, même si Daniel Lessard en rajoute en faisant intervenir une filière djihadiste et surtout un commando qui va intervenir sur le modèle du Raid d'Entebbe, cette opération militaire menée en 1976 contre les preneurs d'otages du vol Tel-Aviv-Paris. Mais quand l'histoire se tient, on est prêt à tout prendre...

En fait, ce n'est pas là que le



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Dans les romans de Marie-Ève Sévigny et Daniel Lessard, le danger n'est jamais très loin des rives du Saint-Laurent.

bât blesse. C'est plutôt dans la définition trop sommaire des personnages, qui ne sont là que pour jouer un rôle; seules deux figures féminines — une biologiste alarmée et une journaliste allumée — se démarquent et réussissent presque à nous faire croire qu'elles existent. Même s'il arrive à nous faire vibrer en décrivant la faune des rives du fleuve, Lessard est d'abord un scénariste. Il n'y aurait d'ailleurs rien d'étonnant à ce qu'un producteur américain achète les

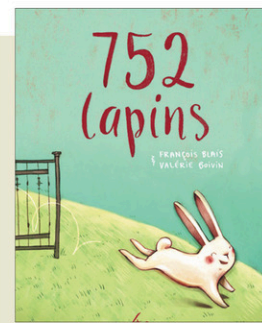
droits de son histoire pour en faire un grand film à succès bourré d'effets spéciaux...

Collaborateur  
Le Devoir

SANS TERRE  
Marie-Eve Sévigny  
Héliotrope-Noir  
Montréal, 2016, 272 pages

PÉRIL SUR LE FLEUVE  
Daniel Lessard  
Éditions Pierre Tisseyre  
Montréal, 2016, 224 pages

## LA VITRINE



JEUNESSE

752 LAPINS  
François Blais  
400 coups  
Montréal, 2016, 32 pages

«Il était une fois, dans un royaume lointain, une princesse très belle, très gentille, très riche et qui sentait très bon.» Avec une telle entrée en matière, on pourrait facilement imaginer la finale avec son lot de bonheur et d'enfants. Mais ce serait faire abstraction du fait que cette princesse est l'héroïne de François Blais, lequel revisite ici avec dérision cet archétype. La vie de la jeune fille tourne autour de ses 752 lapins, qu'elle chérit d'un amour infini jusqu'à ce que l'un d'eux s'enfuit dans la forêt. C'est le drame! Mais jusqu'où va-t-elle être prête à aller pour le retrouver? Jusqu'à quitter son logis douillet, affronter mer et monde, escalader des montagnes? Pour récupérer un fuyard alors qu'il lui en reste encore 751? Ce texte irrévérencieux s'accompagne des illustrations de Valérie Boivin, qui mélange avec un rare talent le grotesque et la douceur. Elle joue avec les perspectives, ajoute des éléments de décor loufoques, créant ici et là des atmosphères étranges qui collent à cette héroïne égocentrique et, par le fait même, à l'univers singulier et rafraichissant de Blais.

Marie Fradette

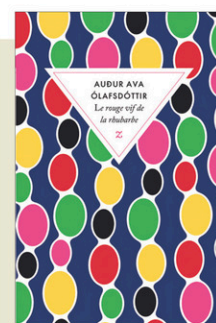


SOCIOLOGIE

JE SUIS FÉMINISTE  
LE LIVRE  
Marianne Prairie et Caroline Roy-Blais  
Éditions du Remue-ménage  
Montréal, 2016, 194 pages

D'abord un blogue, *Je suis féministe* est maintenant un livre. Fondé en 2008, le blogue se voulait un lieu pour donner la parole aux jeunes féministes, lesquelles ne se reconnaissaient pas toujours dans les discours de leurs aînées. Dans sa préface, Sylvie Dupont, cofondatrice de *La vie en rose*, magazine féministe des années 1980, expose bien le contexte de cette prise de parole, largement attribuable aux réseaux sociaux: nombre de jeunes féministes se sentent parfois isolées dans leurs milieux respectifs. Alors que, dans les années 1970, les femmes se réunissaient dans des cuisines, celles d'aujourd'hui se connectent. Le féminisme de notre époque est résolument branché. Les auteures rassemblées ici sont «libres, furieuses et joyeuses». Elles actualisent des questions anciennes mais non résolues — avortement, couple, travail du sexe, violences — et en inscrivent de nouvelles à l'ordre du jour: culture pop, intersectionnalité et diversité du féminisme, lequel se conjugue désormais au pluriel, et à tous les âges.

Isabelle Boisclair



FICTION NORDIQUE

LE ROUGE VIF DE LA RHUBARBE  
Auður Ava Ólafsdóttir  
Traduit de l'islandais  
par Catherine Eyjólfsson  
Zulma  
Paris, 2016, 160 pages

Dans un petit village islandais au milieu des années 1970, Agustína, quinze ans, doit se déplacer à l'aide de béquilles. Sa mère, une biologiste toujours partie en mission, l'a depuis longtemps confiée à sa grand-mère et se contente de lui envoyer des lettres depuis l'autre bout du monde. Chanteuse dans un groupe de rock local malgré le «défaut de fabrication d'origine» dont elle souffre, elle entend bien entreprendre toute seule au printemps l'ascension de la montagne qui domine le village. Délicate histoire initiatique, *Le rouge vif de la rhubarbe*, le tout premier roman enfin traduit d'Auður Ava Ólafsdóttir, qui s'est fait connaître avec *Rosa Candida* (Zulma, 2010), portait déjà la marque de l'islandaise: une écriture sensible et organique trempée d'humour, des instantanés de botanique, les parfums de l'océan et le poids des longues journées d'été.

Christian Desmeules

mille et un doutes  
JEU  
de français  
pour adultes

<https://sites.google.com/site/1001doutes>

# ESSAIS

## Brasser les repères de l'univers cartésien

Descartes n'a rien révolutionné et n'est pas moderne, estime Robin Fortin dans un essai critique

LOUIS CORNELLIER



**R**ené Descartes (1596-1650) est un dieu de la philosophie. « C'est un héros, écrivait Hegel. Il a repris les choses par les commencements, et il a retrouvé de nouveau le sol de la philosophie, auquel elle est revenue après un égarement de mille ans. »

Dans *Le grand livre des philosophes* (Pluriel, 2016), le professeur allemand Robert Zimmer qualifie de révolutionnaire l'idée cartésienne selon laquelle c'est « dans le sujet humain, dans ses processus de réflexion et de conscience, que [réside] la clef permettant de s'assurer des vérités concernant "Dieu et le monde" ». Avec Descartes, ajoute-t-il, le critère de vérité se déplace des autorités vers la faculté de jugement.

Pour Charles Pépin, « Descartes, c'est l'expérience philosophique ultime: un penseur radical, qui remet tout en cause, en doute, aspire à refonder le savoir sur une base neuve et solide » (*Les philosophes incontournables du bac philo*, Libro, 2016). Le philosophe, donc, pourrait-on croire, fait l'unanimité quant à sa valeur, même si plusieurs de ses idées concernant la science ne tiennent plus la route.

Or, avec *L'anti-Descartes*, Robin Fortin vient faire entendre un couac dans ce concert d'éloges. « Si l'on pouvait cesser de présenter le philosophe du cogito comme le père de la pensée moderne, écrit-il, une grave erreur historique serait effacée. Il n'y a jamais eu de "révolution cartésienne", comme il n'y a

jamais eu rien de "moderne" dans la philosophie de Descartes. »

### Le critère de la vérité

Trublion de l'enseignement de la philosophie, Fortin, spécialiste de la pensée d'Edgar Morin, s'était amusé, dans *Misère de la philosophie* (Liber, 2013), à éreinter les œuvres de Platon, Aristote, Descartes, Rousseau, Hegel et Heidegger, en leur reprochant leurs erreurs scientifiques. Le professeur, du même souffle, en profitait pour critiquer féroce la philosophie contemporaine, pour son mépris et son ignorance de la science, et l'enseignement de cette matière, réduit à un « encyclopédisme culturel » insignifiant.

Dans *L'anti-Descartes*, Fortin poursuit sa croisade contre « l'Institution, [qui] demeure "idéaliste" et "cléricale" au pire sens de ces mots », et qui se contente d'« accorder toute son attention aux systèmes philosophiques indépendamment de leur vérité ». Ce qui importe pourtant, réplique-t-il, « ce sont la vérité et l'erreur philosophiques », et c'est ce à quoi il prétend s'attaquer dans cette « contre-histoire » du cartésianisme, en faisant « comparaître » l'auteur du *Discours de la méthode* et ses épigones (Spinoza, Leibniz et Malebranche). Le procès, pour être souvent injuste, n'en est pas moins passionnant, même s'il s'avère souvent difficile à suivre.

Descartes, explique Fortin en se référant à Jean-François Revel, a raté la véritable révolution intellectuelle, celle de la science expérimentale, fondée sur les faits et sur l'induction. En s'en tenant à la certitude, issue de la philosophie scolastique du Moyen Âge, « que tout esprit bien conduit peut accéder à la vérité » sans devoir passer par l'expérience, Descartes, selon Fortin, reconduit « une épistémologie rétrograde » et finit par dire « d'énormes bêtises », comme le montrent ses propos sur la glande pinéale (censée unir ces deux substances distinctes que sont le corps et l'âme)

et sur les animaux-machines. Anachroniques, ces critiques? Bien sûr, mais Fortin n'en a cure. Pour lui, il est inapproprié de chanter la gloire d'un philosophe que la suite de l'histoire a confondu.

### Le cercle cartésien

Descartes, la chose est connue, est le penseur du doute méthodique (la seule chose certaine est que je doute, donc que je pense, donc que je suis). Sur cette base, il déduit que c'est l'âme qui pense, que celle-ci est immatérielle, donc immortelle, et que si elle est capable, à partir de son imperfection humaine, de concevoir l'idée d'un être parfait, c'est que Dieu existe (un être parfait auquel manquerait l'existence ne serait pas parfait), qu'il a déposé cette idée dans l'esprit de l'homme et que son existence constitue la garantie que nos idées claires résistant au doute méthodique sont vraies puisque Dieu ne saurait vouloir nous tromper.

Le raisonnement est époustouffant et magnifique, mais, comme Kant le montrera, il se mord la queue: Dieu insuffle à mon esprit des idées qui me permettent d'appréhender la vérité, notamment celle de son existence. « C'est donc en fait grâce à Dieu que nous pouvons démontrer qu'il existe, résume Charles Pépin. Cela ne revient-il pas à postuler Dieu plutôt qu'à le démontrer? »

Pour Fortin, ce « cercle cartésien » illustre l'inanité de la pensée du philosophe. Plus encore, écrit-il, le rationalisme métaphysique cartésien « entrave le développement des sciences », n'a rien de moderne et, par conséquent, l'enseigner avec admiration serait une erreur.

Œuvre d'un pamphlétaire érudit — les chapitres sur Spinoza et Leibniz sont particulièrement abscons —, *L'anti-Descartes* pêche par esprit de procès et par une vision évolutionniste de l'histoire des idées très contestable. Si la science de Descartes ne nous dit plus rien, l'esprit de son doute méthodique, lui, n'a rien



RENAUD PHILIPPE LE DEVOIR

Œuvre d'un pamphlétaire érudit, *L'anti-Descartes* de Robin Fortin se résume à un procès, souvent injuste, mais néanmoins passionnant à suivre.

perdu de sa pertinence historique et philosophique. En s'en prenant à ce monstre sacré, Robin Fortin témoigne d'un réjouissant culot, mais aussi d'une irritante présomption.

[louisco@sympatico.ca](mailto:louisco@sympatico.ca)

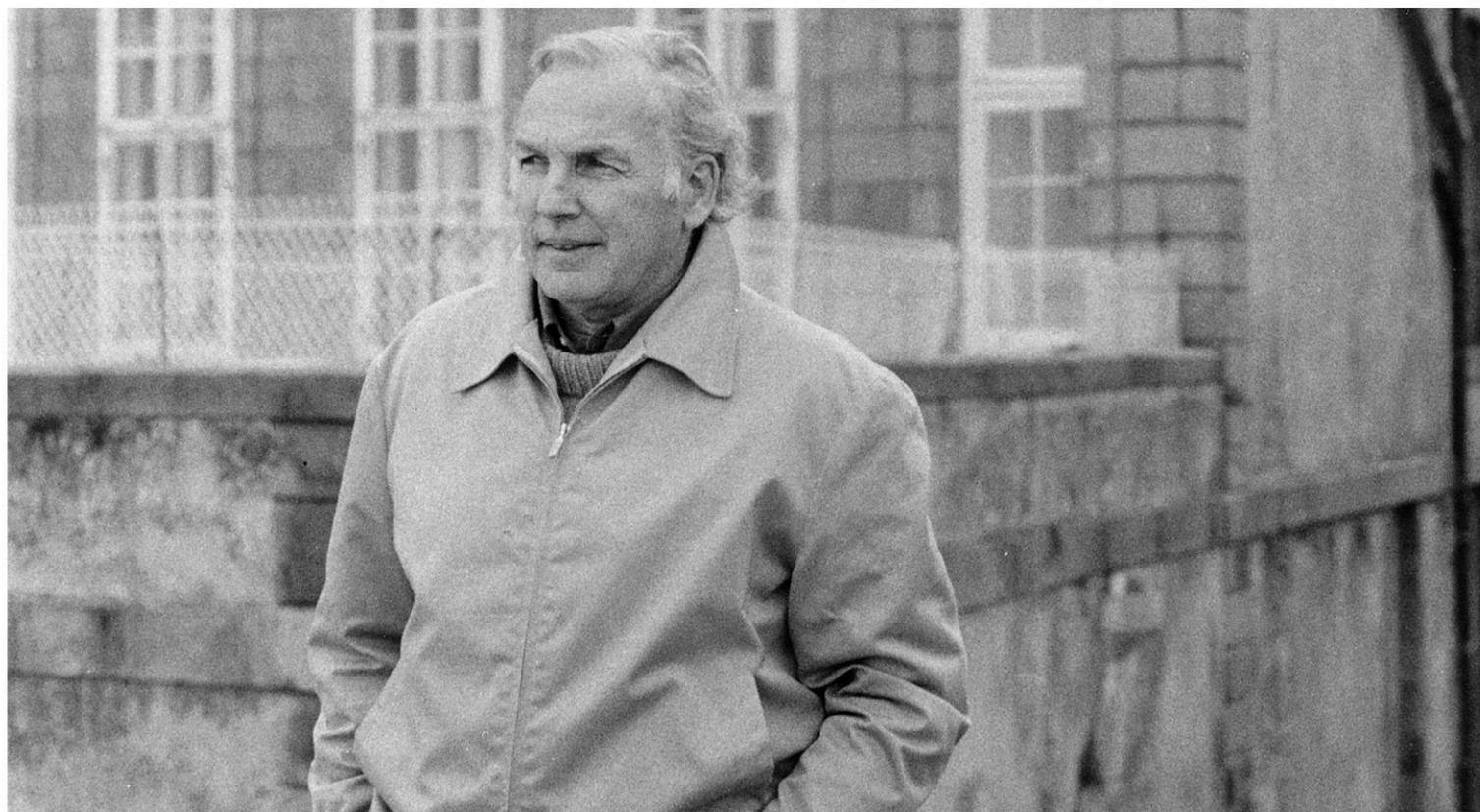
### L'ANTI-DESCARTES

LA CONTRE-HISTOIRE DU CARTÉSIANISME

Robin Fortin

Liber

Montréal, 2016, 164 pages



OFFICE NATIONAL DU FILM

Pierre Perrault en 1987. Olivier Ducharme a su saisir l'aspect instinctif, très physique, très visuel des convictions de ce progressiste.

## Le braconnier de l'image

Olivier Ducharme donne un sens actuel à une part sous-estimée de l'œuvre de Pierre Perrault

MICHEL LAPIERRE

**E**n 2012, lors du printemps érable, Olivier Ducharme avait réentendu la voix de Pierre Perrault (1927-1999) qui disait: « La partie ne fait que commencer. » Le chercheur, qui a déjà scruté en philosophe l'œuvre du poète et cinéaste, n'a pu résister à la tentation de lui consacrer, sur le thème de la dépossession, un essai plus intimiste, plus engagé: *A bout de patience*. Y résonne le mot si québécois de Perrault: « Je cherche un royaume sans roi. »

La colère du printemps érable, Ducharme en retrouve l'anticipation dans l'œuvre sous-estimée, à la fois littéraire et cinématographique, du Perrault des années 1970. L'artiste, explique-t-il, découvrait en Abitibi, à son grand désarroi, « les cendres de l'idée de royaume ». Intitulé ironiquement *Un royaume vous attend*, son film documentaire illustre la disparition de l'agriculture familiale sur les dernières terres de colonisation du Québec.

Dès 1968, un autre film, *Les voitures d'eau*, consacré à l'agonie des goélettes artisanales sur le Saint-Laurent, avait annoncé, parce que l'on y percevait une désillusion au sujet de l'avenir, le cycle abitibien du cinéaste, commencé en 1975, ainsi que son cycle amérindien qu'inaugure en 1977 *Le goût de la farine*, sur la déculturation des Innus. Fidèle à l'esprit de Perrault, Ducharme se refuse à voir du passéisme dans ces sombres documentaires.

Sachant que l'artiste « garde en mémoire les traces du passé, sans jamais tourner le dos au présent », il fait sienne sa magnifique réflexion: « Un peuple sans passé n'a plus d'avenir et se dilue progressivement dans le spectacle consternant d'une fiction qui propose du pain, des jeux et des

idoles. » Ducharme sait saisir l'aspect instinctif, très physique, très visuel des convictions progressistes de Perrault, qui restent souvent déroutantes pour les gens plus sensibles aux concepts qu'à la poésie.

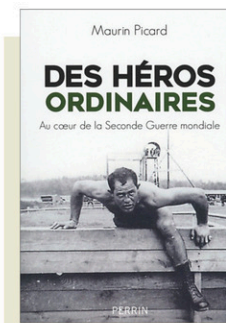
Dans l'esprit du regretté créateur, le « royaume » tant désiré s'assimile à « un rapport fondamental entre l'homme et une géographie », mais « la subtile fissure de l'argent » détruit la vision qu'on en a, au point de le rendre inaccessible. Pour empêcher la disparition du royaume, Perrault se veut « braconnier » pour ruser avec la domination d'un capitalisme dépoétisant.

Ainsi, en décrivant de manière très critique en 1969 le défilé mont-réalais de la Saint-Jean à l'antenne de la télévision d'État, il se vit chasser du micro. Il s'était indigné de voir un char allégorique confondre les marsouins de son film *Pour la suite du monde* (1963) avec des dauphins de la Floride.

Au grand plaisir de Ducharme, ex-géte remarquable, cette aliénation typiquement québécoise, Perrault la retrouvera dans la condamnation sans nuances des événements d'octobre 1970, prélude lointain au printemps érable malgré leur tragique maladresse et exemple imparfait de la révolte intuitive chère au cinéaste-poète.

Collaborateur  
Le Devoir

À BOUT DE PATIENCE  
PIERRE PERRAULT ET LA DÉPOSSESSION  
Olivier Ducharme  
Écosociété  
Montréal, 2016, 184 pages



### HISTOIRE

DES HÉROS ORDINAIRES  
AU CŒUR DE LA SECONDE GUERRE  
MONDIALE  
Maurin Picard  
Perrin  
Paris, 2016, 354 pages

Ils ont participé au débarquement de Normandie, à la libération des camps de la mort et au largage de la première bombe atomique. Les vétérans de la Seconde Guerre mondiale interrogés par le journaliste Maurin Picard n'ont pas oublié le bruit des balles et l'odeur de la mort. À commencer par l'aviateur canadien Terry Goddard, qui a traqué le cuirassé Bismarck au-dessus de l'Atlantique Nord à bord de son petit avion à hélice. Le vieillard revoit encore la sombre silhouette de ce « *Moby Dick d'acier harcelé par des torpilles comme autant de harpons* ». Léon Gauthier relate quant à lui son débarquement sur les plages normandes, où il a traversé un champ de mines sous la mitraille allemande. Sorti indemne, le gaillard s'est ensuite bêtement brisé les os en sautant d'un train en marche au cours d'une permission en Angleterre. « *Après cinq ans de guerre sans une égratignure* », lance le « héros ordinaire », dont le récit nous plonge dans l'abîme du dernier conflit mondial.

Dave Noël

MICHEL TREMBLAY



LEMÉAC • ACTES SUD



## Conversations avec un enfant curieux

« Chez Tremblay, le passé éclaire constamment l'avenir. Cet opus ne fait pas exception à la règle. Point de nostalgie dans ce récit. Pas de tristesse dans ces souvenirs. Plutôt un bouillon de réconfort, à travers des dialogues drôles et "punchés" — Michel Tremblay est un grand dialoguiste. »

Luc Boulanger, *La Presse*

lemeac.com

Société de développement des entreprises culturelles  
Québec

© Hugo-Sébastien Aubert